



SERMON

VINGTHVICTIEME.

CHAPITRE IV.

Verf. x. Or ie me suis grandement éjoüy au Seigneur, qu'à la fin vous estes reverdis, quant au soïn, que vous avez de moy; à quoy aussi vous pensez, mais vous n'aviez point l'opportunité.

Verf. xi. Non point, que ie die cecy ayant esgard à quelque indigence: Car j'ay appris d'estre content des choses, selon que ie me treuve,

Verf. xii. Car je sçay estre abbaisé; je sçay aussi estre abondant; par tout & en toutes choses, je suis instruit, tant à estre rassasié, qu'à avoir faim; tant à abonder, qu'à avoir disette.

Verf. xiii. Je puis toutes choses en Christ, qui me fortifie.

Verf. xiiii. Neantmoins vous avez bien fait de communiquer à mon affliction.



OMME les fideles, qui ont des biens, sont obligés par les loix de l'Évangile, à les communiquer à ceux de leurs Freres, qui en ont be-

Gg

Chap. IV.

soin; aussi ceux, à qui ils en font pare,
doivent les recevoir avec joye, & gra-
titude: Et c'est dans l'exercice de ces
deux devoirs, que consiste le princi-
pal commerce de la charité. Nous a-
vons vn bel exemple de l'vn, & de l'au-
tre dans le texte, que nous venons de
vous lire, où nous voyons d'vne part
les Philippiens envoyans à Saint Paul
ce qui luy estoit necessaire, dans ses
liens; & de l'autre ce grand Apostre re-
cevant leur present avec vne douceur
& reconnoissance singuliere: Car il pa-
roist de la fin de cette Epître, qu'il leur
escrit, qu'ils avoyent eu le soin de le
faire visiter en sa prison par Epafrodi-
te, & qu'ils luy avoyent présenté par ses
mains vne charitable subvention pour
ses necessitez. L'Apôtre n'en a rien
dit jusques icy, ayant employé les pre-
miers chapitres de sa lître en d'autres
discours plus necessaires, & regardans
directement l'edification, & la conso-
lation spirituelle de ses fideles. Mais
apres avoir satisfait à ce qui estoit le
plus pressant, il touche en fin en cette
derniere partie de son Epistre, l'office
de leur charité, & leur en tesmoigne
les

ses ressentimens. Et ce procédé de Chap. IV.
 Sainct Paul est remarquable. Vn mercenaire eust commencé par ce remerciement, comme par le point, qu'il a le plus à cœur, ou mesme n'eust parlé d'autre chose. Vn ingrat au contraire, n'en eust rien dit du tout. L'Apostre euitant ces deux extremitéz, la bassesse du mercenaire, & la froideur de l'ingrat, remercie les Philippiens, de leur present; mais en la dernière partie de son Epistre seulement, & apres les avoir entretenus au long du Ciel, & de Seignr Iesus. Encore traite-t'il ce sujet d'une façon si exquise, qu'en la pure & sincere reconnoissance, dont il s'acquitte envers ces fideles, il ne paroist rien de bas, ny de terrien. Tout y est grand, & relevé, & plein de sentimens nobles, & divins: Car comme les choses changent de nature entre les mains de Dieu; vne verge seiche y fleurit en amandier; vn berger y devient Roy, & vn bouvier Prophete: de mesme aussi ce bien-heureux Apostre, participant en quelque sorte à cette qualité de son Seigneur, transforme (s'il faut ainsi dire) les subiects

Chap. IV. qu'il manie. Il les despouille de tout ce qu'ils ont de vil & de mesprisable, & les revest d'une autre nouvelle forme: bolle, & spirituelle. Les Philippiens luy avoyent envoyé vne mediocre somme de deniers. La chose estoit petite en elle mesme, & moindre encore à l'esgard de ce grand Apostre, qui ne faisoit non plus d'estat de toutes les richesses de la terre, que d'un tas de bouë, ou d'une poignée de poussiere. Neantmoins il change ce petit present en vn Sacrifice precieux, dont l'odeur est montée iusques au Ciel, & à resioüy Dieu, & les hommes. Il en parle magnifiquement, & en prend occasion de philosopher divinement à son ordinaire, nous monstrant en son exemple, quels doivent estre nos sentimens, & quelles nos affections däs l'usage, ou dans le mespris des choses terriennes. Ne negligez donc pas cette derniere partie de l'esprit de S. Paul, Ames fideles, sous ombre qu'il n'y est question, que du present, que luy avoyent fait les Philippiens. Quelque sec, & sterile, que soit ce lieu en apparence, vous verrez, que la main de l'Apo-

l'Apostre nous y a ouvert vne vive source de pieté pour nostre edification. Afin d'en mieux faire nostre profit, considerons attentiuement, & par ordre les trois poincts, qui se presentent dans le texte, que vous auez oüy. Le premier, est dans le Verset dixiesme, de la ioye, qu'auoit receu l'Apostre, du soin, que les Philippiens auoient eu de luy enuoyer la subuention de leur charité par Epafrodite. Le second, est dans les trois versets sui-uans, de sa disposition à l'esgard des choses, qui concernent l'entretien, & la commodité de la vie terrienne. Et le troisieme en fin dás le dernier verset, de la louange qu'il donne à la charité des Philippiens. Ce sont les trois articles, que nous nous proposons de traiter en cette action, moyennant la favorable assistance du Seigneur, la ioye de l'Apostre, son indifference pour l'abondance & la disette, & l'approbation qu'il donne à la charitable subuention des Philippiens.

C'est vne loy fondée dans l'equité naturelle, establie de Dieu en sa parole, & amplement éclaircie & iustificée

Chap. IV

par l'Apostre dans le neuviésme chapitre de la premiere Epistre aux Corinthiens, que les Eglises sont obligées de fournir aux seruiteurs du Seigneur, qui les paissent, les choses necessaires à l'entretien de leur vie, & de leur famille, afin qu'ils ne soyent pas distraits des fonctions d'un ministration celeste, par le soin des choses terriennes. Selon cette regle, la plus-part des Eglises Chrestiennes deuoyent cette iuste, & charitable subuention à saint Paul, puis qu'il les auoit presques toutes ou fondées, ou affermies, & edifiées. Neantmoins, comme il nous le declare en divers lieux, cedant son droit aux interets de la gloire de Dieu, & de l'edification des hommes, il ne tiroit aucune subuention des fideles, à qui il auoit presché l'Euangile, pouruoyant à ses necessitez par le trauail de ses mains. Mais cette sienne austerité n'empeschoit pas, qu'il ne receust, sur tout en des occasions extraordinaires, ou il luy estoit, ou difficile, ou impossible, de travailler de ses mains, comme dans vne prison, dans vn voyage, ou dans vne maladie, les volontaires

res

res offrandes, que luy faisoient quel-
 ques- vns des troupeaux, ou des fide-
 les, qu'il auoit seruis. En ces rencon-
 tres il est euident, que ces charités-là
 luy estoyent necessaires. Et entre tou-
 tes les Eglises, qui luy estoyent obli-
 gées, il rend particulierement ce tes-
 moignage, à celles des Philippiens,
 qu'au commencement de sa predica-
 tió dans la Macedoine, ils auoyét esté
 les seuls, qui luy eussent communiqué
 leurs assistáces; & il y a de l'apparence,
 que depuis ils en auoyent encore quel-
 ques fois vsé en la mesme sorte. Main-
 tenant donc voyant le S. Apôtre, leur
 cher Maistre, & le fondateur de leur
 Eglise, dans vne dure prison à Rome,
 ils reprirent leur première charité, &
 luy deseschans Epafrodite, outre les
 salutations, & la visite, luy presente-
 rent aussi dequoy se subuenir en sa ne-
 cessité. C'est justement ce qu'il entend
 icy, quand il dit, *qu'à la fin ils sont
 reuerdis, quant au soin qu'ils auoyent de
 luy.* C'est vne figure tirée des plan-
 tes, dont la vie se montre par la ver-
 dure de leurs branches, & de leurs
 fucilles. Chrestiens, remarqués bien

Chap. IV: cette façon de parler, & y apprenez, que les soins, les assistances; & les aumosnes; & les autres œuvres charitables, sont les vraies, & nécessaires marques de la piété. Premièrement, c'est sa gloire, & son ornement. Comme il n'y a rien plus triste, qu'un arbre sans verdure, estendant inutilement ses branches toutes nuës dans l'air; aussi n'y a-t'il rien de plus laid, & de plus hideux dans l'Eglise, qu'un homme sans charité: Mais, outre l'ornement, la charité est la vie de la piété. J'advouë, qu'il peut arriuer, que la foy demeure quelque temps sans pousser cette agreable verdure au dehors, retenant sa seve au dedans, comme les arbres durant la rigueur de l'hyuer, & qu'en telle occasion c'est mal raisonner, que de conclurre, que la piété soit morte, ou elle ne verdit pas au dehors. Mais bien, dis-je qu'elle ne peut estre long temps en cét estar. Je ne condamne pas vne plante à la mort, sous ombre qu'elle est quelques mois sans feuilles. Mais si elle demeure ainsi des années entieres; si les douceurs du Printemps, & de l'Esté passent sur elle

le sans la faire verdier ; je perds alors Chap. IV.
 toute esperance de sa vie ; & l'arrache
 sans scrupule de la terre, qu'elle occu-
 pe en vain. Iugez par là , avaricieux,
 quelle opinion nous pouvons avoir de
 vostre pieté , que tant de Soleils , qui
 ont fait leur tour sur vous , n'ont en-
 core pû eschauffer ; que nulle saison
 n'a jamais veu verdier : ny pousser au
 dehors, ou des fueilles , ou des fruiçts.
 Je ne sçay pas quel sentiment vous en
 avez en vous-mesmes. Mais bien suis-
 ie assure , que Dieu qui iuge de ses
 plantes par leurs productions , vous
 met au rang des arbres morts ; & que si
 vous ne changez d'humour , vous ne
 devez en attendre autre issuë, que cel-
 le du figuier sterile, qu'il menace d'ar-
 racher de son jardin , comme ne fai-
 sant qu'empescher la terre , pour le
 ietter au fou. Preuenez ce triste & se-
 uere iugement. Renoncez à cette du-
 reté, secheresse , & sterilité prodigieu-
 se. Obeyssiez aux rayons , que le So-
 leil de justice fait luire sur vous. Relas-
 chez-vous sous l'efficace de cette
 saincte lumiere ; & cedant à la vertu,
 poussez au dehors la verdure, qu'elle

Chap. IV. vous demande , vous reuestant des œuures d'vne pure & abondante charité. Imittez ces Philippiens. Ayez soin , comme eux des prisonniers de Iesus-Christ, & de tous ceux de ses fideles, qui ont besoin de vostre assistance. Il est vray, que l'Apostre en loüant leur charité presente, semble les accuser sourdement de quelque froideur, & de negligence pour le passé ; disant , non simplement, que le soin, qu'ils auoyent de luy , estoit vert & vigoureux en eux, mais qu'ils estoient reverdis, quant à ce soin : & encore, qu'ils estoient en fin reverdis ; ce qui semble les accuser d'y auoir long-temps manqué par le passé. L'Apostre , pour adoucir ce secret reproche , & purger la loüange , qu'il leur donne , de cette fascheuse amertume , ajoute , *A quoy aussi vous pensez ; mais vous n'auiez point l'opportunité.* Il reiette la faute de ce qu'ils auoyent longuement manqué à luy rendre ce deuoir sur l'iniquité du temps, qui ne leur auoit pas donné plustost le moyen de luy tesmoigner la bonne volonté, qu'ils auoyent tousiours eüe pour luy ; soit que leur propre necessité

té

ré les eust rendus incapables de luy **Chap. IV,**
 faire cette assistance; soit; (ce que j'estime plus vray semblable) qu'ils n'eussent pas eu plustost la cōmodité de luy, envoyer leurs presens par quelque personne fidele, & digne d'un tel employ. Quoy qu'il en soit, le temps leur ayant en fin apporté le moyen d'exécuter ce qu'ils desiroient, leur charité en embrassa promptement l'occasion; & apres ces longs & involontaires retardemens, montra gayement à l'Apôstre, la verueur, & la vie du soyn qu'ils auoyent de luy. Il dit donc, *qu'il s'en est grandement esjoui au Seigneur.* Il deuoit ce tesmoignage à leur consolation. Car le fidele est obligé, non seulement de donner, mais aussi de recevoir gayement. La froideur de celuy qui reçoit vn present sans joye, attriste celuy, qui l'a donné, & luy fait penser, que son affection est mesprisée. C'est le moindre ressentiment que nous puissions rendre à ceux, qui nous obligent, que de leur faire paroistre que leur charité nous est agreable. Peut estre vous estonnerez vous, que ce grand Apôstre ne se resioüysse

Chap. IV. pas simplement de cette charité des
 Filippiens, ce qui pouvoit suffire pour
 leur satisfaction ; mais qu'il s'en ré-
 joiÿsse grandement ; & vous pourra
 sembler, qu'il y ait eu de l'exces en son
 ressentiment, d'auoir esté si fort tou-
 ché de si peu de chose, & que cette
 grande joye, dont il parle, tienne en
 quelque sorte de celle de Ionas, qui se
 réjouyt d'une grande ioye pour son Kika-
 Ion. 4 6 jon, c'est à dire, pour une herbe lege-
 re, qui luy donnoit vn peu d'ombre.
 Mais Saint Paul resout luy-mesme
 cette difficulté, quand il ajoute, qu'il
 s'en est réjouy au Seigneur. Il est vray,
 que le present des Philippiens estoit
 peu de chose à le regarder en luy mes-
 me ; & que s'il n'y eust eu, que cela,
 ce n'estoit pas dequoy donner à l'A-
 postre le moindre mouuement de
 joye. Mais aussi n'estoit-ce pas en ce
 sens, qu'il le consideroit. Il regardoit
 le cœur d'où il procedoit, la charité,
 qui auoit poussé ce fruit ; l'amour de
 Iesus Christ, qui en estoit le principe,
 la gloire de son Nom, & de son Evan-
 gile, qui en estoit la fin. C'est ce qui le
 rendoit infiniment agreable à Saint
 Paul.

Paul. Ces diuines marques qu'il y Chap. IV.
 voyoit estoient les vrayes causes de sa
 joye. Que scauroit-on dire de plus vil,
 qu'une pite ? Et neantmoins, le Sei-
 gneur prisa plus les deux pites que la
 pauvre vefue ietta dás le tróe du Tem-
 ple, que les plus riches offrandes des
 grands ; parce qu'elles venoyent d'un
 cœur plus genereux, & d'une plus no-
 ble charité. C'est ainsi qu'il nous est
 permis d'estimer, & de desirer les dons
 des fideles ; entant que ce sont des
 fruiéts de leur pieté, & des marques
 de l'amour, qu'ils portent au Seigneur.
 Et c'est de là proprement, que nasquit
 cette grande joye de l'Apostre. Ce fût
 vne joye, non charnelle, mais spiri-
 tuelle. Il se réjouyffoit, non en luy-
 mesme ; de ce que sa chair auroit quel-
 que soulagement, par le moyen de
 cette subuention ; mais au Seigneur,
 de ce qu'il voyoit son Nom honoré, &
 son Evangile aimé & obey. Car ce
 n'estoit pas vne petite preuue de la pie-
 té des Philippiens, qu'en vn temps, où
 les autres tournoyent le dos à l'Apo-
 stre, & l'abandonnoyent en sa prison,
 ils prennent part en ses liens, & l'affi-

Chap. IV. fient de tout leur possible; & au lieu, que plusieurs de ceux qui estoient à Rome, se cachoyent de luy, ou quitoient la ville pour n'estre pas enue-
 loppéz en sa cause, ceux ey y accou-
 rent de deux ou trois cens lieues, pour
 luy rendre les devoirs de leur charité.
 C'est à bon droit, qu'un zele si rare le
 console. Il ne pouvoit sans iniustice
 avoir moins de resjouissance, voyant
 un si précieux fruit de la pieté de ses
 chers disciples. Et il ne faut point al-
 leguer au contraire, qu'il se glorifie
 ailleurs de n'avoir rien receu de ceux
 à qui il preschoit l'Evangile; adjou-
 stant mesme, qu'il luy estoit bon de
 mourir plustost, que si quelqu'un a-
 vantissoit cette sienne gloire: Car
 bien qu'il en usât ainsi ordinairement,
 il ne s'estoit pourtant pas lié les mains
 pour jamais ne rien recevoir des Egli-
 ses, & moins encore le cœur pour ne
 pas ressentir avec joye la charité de
 ceux, qui l'assistoyent. Et il est aisé à
 voir par l'onzième Chapitre de la Se-
 conde Epistre aux Corinthiens, que ce
 qu'il s'estoit serupuleusement abstenu
 de rien recevoir des Eglises d'Achaïe
 venoit

i. Cor. 9.
15.

venoit d'une consideration particulie. Chap. IV.
 re , pour retrancher toute occasion
 aux faux Apostres : *afin*, dit-il, *qu'en 2. Cor. 11*
ce en quoy ils se glorifient, ils soyent aussi 12.
treuvez tels, que nous. Mais quant aux
 autres Eglises, il ne reiottoit point les
 subventions, qu'elles luy faisoient
 quelques-fois extraordinairement,
 comme il paroist, tant de cette Epître,
 que d'un autre lieu, où il dit, que les
 Macedoniens, venus avec luy à Corinthe, ^{2. Cor. 11}
 avoyent suppléé à ce qui luy defailloit. Ain-^{9.}
 si voyez-vous, que la gloire qu'il ti-
 re ailleurs, d'avoir prêché l'Evangile
 aux Corinthiens sans rien prendre
 d'eux, n'empesche pas la joye, qu'il
 resmoigne ici d'avoir receu vn present
 des Philippiens. Mais apres leur avoir
 déclaré le contentement, que luy a-
 voit causé leur charité, il va au devant
 d'une mauvaise interpretation, que
 l'on eust pû donner à cette sienne joye;
Non point, que ie die cecy (dit-il)
ayant esgard à quelque indigence : Car
ſ'ay appris d'estre content des choses, se-
lon que je me treuve : Car je ſçay estre
abbaisſé ; je ſçay aussi estre abondant ; par
tout ; & en toutes choses, ie suis instruit,

Chap. IV. *tant à estre rassasié, qu'à avoir faim; tant à abonder, qu'à avoir disette.* Il leur disoit cy-devant, qu'il s'estoit grandement esioüy du soin, qu'ils avoyent eu de luy. Qu'elqu'un eust pû de là prendre occasion de s'imaginer, qu'avant que les Philippiens eussent versé sur luy cette rosée de leur charité, il vivoit dans la tristesse, & dans l'ennuy, & que la nécessité, où il s'estoit cy-devant treuvé dans la prison, luy tenoit le courage bas. Il corrige cette fausse conclusion, & adverte ces fideles, que jamais il n'avoit esté en tels termes: son cœur ayant toujours treuvé sa satisfaction en l'estat où Dieu le mettoit, sans s'eslever pour l'abondance, n'y s'abaisser pour la nécessité, qu'il luy envoyoit au dehors. Ne luy imputez pas à vanité la liberté qu'il prend de nous descouvrir cette noble & magnifique affiette de son ame. C'est nostre interest, qui l'a obligé à nous la mettre devant les yeux. Car puis qu'il est l'un des principaux patrons sur lesquels nous devons former nostre vie, il nous importe de sçavoir au vray, quels estoient les mouvemens, & sentimens

timens de son esprit; de peur que nous Chap. IV
 les figurant autres qu'ils n'estoyent en
 effet, nous ne courions quelque dan-
 ger en les imitant. Il dit donc premie-
 rement, que ce n'a pas esté l'indigen-
 ce, qui luy a fait trouver la subvention
 des Philippiens douce & agreable.
 Mais comment est-il possible, ô Saint
 Apostre, qu'estant depuis si long-
 temps dans vne si triste prison, tu n'y
 ayez point eu d'indigence? Avois tu
 quelque secret tresor? Quelque source
 cachée, qui fournist à tes necessités?
 Non, dit-il. Ce n'est pas ainsi, que je
 l'ontens. Je n'ay jamais eu de richesses;
 & la prison de Neron m'oste les
 seul moyens, que j'avois; les fruits
 du travail de mes mains. de sorte, que
 ie ne doute pas, que ceux qui mesu-
 rent les choses par le dehors, n'esti-
 ment, que mon indigence a esté ex-
 treme. Pour moy, j'en fais vn tout
 autre jugement. Je ne pense pas avoir
 esté dans l'indigence; *parce que j'ay*
appris d'estre content des choses, selonc
que ie me treuve. Comme ce n'est pas
 l'abondance, mais le contentement
 qui fait l'homme riche; aussi n'est-ce

Hh

Chap. IV. pas la pauvreté, mais le désir, qui le rend indigent. Celuy là est riche, non qui possède beaucoup, mais qui ne convoite rien, & celuy là pauvre à qui manque, non l'or & l'argent, mais le contentement & la satisfaction. Puis donc que ce Saint Apôstre estoit content des choses qu'il avoit en l'estat. où il se treuvoit; il est evident, que quelque peu, qu'il en eust, il n'estoit pas pour cela dans l'indigence. Encore qu'il n'y ait, qu'une pinte de vin, ou d'huylo dans un vaisseau, il ne laisse pas d'estre plein, s'il y en a autant qu'il en tient, & au contraire, quand bien il y en auroit un muid, il n'est pas plein, si il en peut tenir plus, qu'il n'en a. C'est par la mesure, & non par celle de ce qu'on y met, qu'il faut juger de son abondance, ou de sa disette. Il en est de mesme de l'homme. S'il a de quoy remplir les desirs de son cœur, il est riche quelque petites, que soyent ses facultés en elles mesmes. Que si non obstant tout ce qu'il a, son cœur demeure toujours vuide: si apres cela elle est encore honteuse, si elle s'ouvre & aspire à de nouvelles possessions; quand

quand bien il auroit tout l'or du Pe- Chap. IV.
 rou, toutes les perles & tous les joyaux
 de l'Orient, qui ne voit, qu'avec tout
 cela il est encore indigent & necessi-
 teux? & qu'il l'est d'autant plus, que
 plus il desire de biens? L'Apostre en
 cette prison n'avoit, que ce qui luy
 falloit de pain & d'eau pour se nourrir,
 & d'habits pour se vestir. I'avouë, que
 si vous n'aviez, que cela, vous seriez
 pauvre, & necessiteux; vous, qui re-
 nez beaucoup plus; vous, dont les
 convoitises sont infinies; qui ne scau-
 roient se passer de si peu de chose.
 Mais quant à luy, il est riche, puis
 qu'avec ce peu, que vous dédaignez,
 il a tout ce qu'il luy faut. *Ayant* (dit-
 il en un autre lieu) *la nourriture & de* 1. Tim. 6.
quoy nous puissions estre convertis, cela 84
nous suffit. O heureux Apostre! Qui
 peut estre satisfait à si bon marché!
 Combien est ferme & assouré ton
 contentement, puis qu'il a besoin de
 si peu de chose? Nous lisons qu'au-
 tresfois un mondain se desespera, & se
 désira luy-mesme, ayant trouvé par ses
 comptes, que ses dettes payées, il ne
 luy restoit plus, que cent mille escus

Chap. IV. valant; & qu'un autre n'estimoit pas un homme riche, s'il n'avoit assez de revenu pour nourrir & soudoyer une armée Royale. Mais ce sont des illusions, ou pour mieux dire des fureurs du luxe & de l'avarice. La droite raison nous montre, que celui-là est riche, qui n'a besoin de rien, qui treuve chez soy ce qu'il luy faut; qui a ce qu'il desire. Si ses desirs sont iustes, & bornez dans la raison, il n'aura que faire pour les contenter, ny d'armée, ny d'un revenu, capable de nourrir tout un peuple. C'est ainsi, que l'Apôtre s'estoit muni contre l'indigence, non en acquérant des biens, mais en retranchant ses convoitises, les reduisant au petit pied, & les mortifiant si bien par la foy, & par la meditation de la croix de son Seigneur, & par les exercices continuels du jeûne, de la sobriété, & de la frugalité, qu'en fin elles ne luy donnoyent plus de pene, & se contentoyent sans murmurer de tout ce que portoit la condition, où il se rencontroit. C'est ce qu'il signifie quand il dit, *qu'il a appris d'estre content des choses, selon qu'il se treuve*, c'est à dire qu'il s'est formé à cela

à cela par vne longue experience ; car Chap IV
 il ne veut pas dire, qu'il ait simplement
 reconnu la nature, & l'équité de cette
 moderation, ou par les liures, ou par
 la reuelation de Dieu, mais bien, qu'il
 en a acquis l'habitude par les épreuues
 & par les exercices de la croix, où il
 avoit continuellement vescu depuis sa
 cōuerſion, en ſupplices, en flétriffures,
 en voyages, en perils, en pene & en
 trauail, en faim & en ſoiſ, en jeûnes,
 en froidure, en nudité. C'est par là, qu'
 il apprit à ſe contenter de la plus pau-
 ure, & plus deſtituée condition ; En
 la meſme ſorte (ſ'il m'eſt permis de
 comparer le diſciple au Maïſtre) que
 l'Epïſtre au Ebreux dit, que noſtre
 Seigneur Ieſus-Chriſt *a appris obeif-*
ſance par les choſes, qu'il a ſouffertes ; Ebr. 5. 8
 c'eſt à dire qu'il la pratiquée & ſe l'eſt
 renduë familiere par vn continuel uſa-
 ge. Dans le verſet ſuyuant il étend, &
 diuiſe en ſes parties cette excellente
 ſcienco, qu'il dit auoir appriſe, de ſe
 contenter des choſes, ſelon qu'il ſe
 treuve ; *le ſçay (dit-il) eſtre abbaïſſé ;*
je ſçay auſſi eſtre abondant. Par tout, &
en toutes choſes ie ſuis inſtruit, tant à

Chap. IV. *estre rassasié, qu'à auoir faim: tant à abonder, qu'à auoir disette.* La vie humaine icy bas, comme l'experience le montre tous les jours aux plus auçugles, n'est autre chose, qu'une vaine figure, qui change en cent façons; vne rouë, qui tourne incessamment, éleuant les vns, abbaisant les autres, & faisant souuent passer vne mesme personne par plusieurs conditions differentes, & contraires. Nous voyons aujourd'huy dans vne extreme ignominie ceux, qui fleurissoyent nagueres en vne souveraine gloire. Nous pleurons maintenant la pauvreté de ceux, dont nous benissions cy deuant l'abondance, & tel nous fait aujourd'huy pitié, à qui peut estre nous porterons demain enuie. L'esprit des hommes est si foible, que ces chagemens le changeant aussi iusques au fonds; & il y en a peu, qui ayent la teste assez ferme, pour demeurer mesmes en des conditions si differentes. L'abondance & la prosperité nous éleue le cœur; la pauvreté, & l'aduersité nous l'abbat. La premiere nous rend insolens, & la seconde lasches.

L'Apostre

L'Apôstre proteste icy, qu'il sçait com- Chap.IV
 ment il faut supporter l'une & l'autre
 condition; qu'il est capable de gouver-
 ner l'abondance, & de souffrir la ne-
 cessité, & de se conduire tellement en
 toutes les deux, que ny l'éclat de l'une,
 ny le trouble de l'autre, ne le fera ja-
 mais varier, & qu'il n'y a ny temps, ny
 affaire, où il ne garde constamment
 cette moderation. Car, *estre abbaissé*
avoir faim, avoir disette, signifient l'e-
 stat de l'aduersité & à l'opposite, *estre*
abondant, & rassasié, se rapporte à ce-
 luy de la prosperité. Celuy là sçait
estre abbaissé; & est instruit à avoir faim,
& disette, qui sçait supporter la neoes-
 sité, & l'aduersité avec vne humble, &
 genereuse patience, acquiesçant dou-
 cement à la volonté de Dieu, sans ro-
 gimer contre son aiguillon, se con-
 tentant de sa petite condition, sans se
 déchirer l'esprit de regrets, & de desirs
 inutiles. Et bien que cette vertu soit
 difficile, l'autre, qui luy est opposée,
 l'est beaucoup plus, *d'estre instruit à a-*
bonder, & à estre rassasié, quand vn
 homme, qui a du bien, en sçait iouyr
 sobrement, sans presumption, & sans

Chap. IV. vanité, avec actions de graces, en
 faisant liberalement part à ses pro-
 chains, sans en prendre plus, que ce
 qu'il luy en faut. Il s'est treuvé quâtité
 de gens, qui ont supporté la pauvreté,
 & les disgraces avec beaucoup de cou-
 rage, & de patience. Mais il s'en est
 veu fort peu, à qui la prosperité & l'a-
 bondance n'ayent gâsté le jugement.
 Le plus haut point de la vertu est
 de pouvoir l'un & l'autre ; d'avoir
 l'ame si ferme, & si droite, qu'el-
 le tienne bon, & contre les coups,
 & les menaces de la mauuaise fortune
 (comme l'on parle dans le monde) &
 contre les appas, & les caresses de la
 bonne. L'Apostre donc craignant, que
 ce langage, par lequel il s'attribuë vne
 si haute, & si rare perfection, ne sem-
 blast vain, le corrige, & le modifie
 excellemment, quand il adjouste, *Je
 puis toutes choses en Christ, qui me for-
 tifie.* Ce n'est pas (dit-il) l'excellence
 de mon entendement, ou la vigueur
 de ma nature, qui me rend capable de
 ses grands effets. C'est Christ qui m'en
 donne la force. En moy-mesme, ie ne
 puis rien. En luy, il n'y a rien, que ie

ne puisse. Il vſe d'une ſemblable correction dás l'Épître aux Corinthiens, où ayant dit, qu'il auoit beaucoup plus trauaillé, que tous les autres Apôtres, il adjouſte incontinent; *toutesfois non point moy, mais la grace de Dieu, qui eſt avec moy.* Au reſte vous voyez allez, qu'il faut reſtreindre *toutes ces choſes*, dont il parle, à celles dont il eſt icy queſtion; aſſauoir celles, auſquelles Dieu l'appelloit; qui ſe preſentoient, ou à faire, ou à ſouffrir dans le cours de ſa vocation. Par exemple Dieu l'appelle-t'il à la neceſſité? Il ſ'aſſeure, qu'il la ſouffrira genereuſement. L'appelle-t'il à l'abondance? Il ſe promet d'en joiſſir ſagement. Il n'y a rien qu'il ne puiſſe en cette ſorte de choſes; pource que le Seigneur, qui le fortifie, eſt tout bon & tout puiſſant. Et ces paroles de l'Apôſtre ſont grandement conſiderables. Car elles nous apprennent d'un coſté, que tout le bien, que font les fideles dans leur vocation, eſt deu à l'aſſiſtance, & à la conduite du Seigneur Ieſus, qui les fortifie; ſelon ce qu'il diſoit luy-mesme: *Sans moy, ou hors de moy, vous ne pouuez rien fai-*

Chap. IV.

1. Cor.

15 10.

Ioan. 15.

Chap. IV.^{re}, contre la presumption des Pelagiens anciens, & nouveaux; qui attribuent la pieté, & les vertus, & les actions, qui en dépendent, à la force de la nature, & au choix du prétendu franc arbitre. Mais ces mesmes paroles de Sainct Paul nous montrent de l'autre part, que ces fideles, qui d'eux mesmes ne peuvent rien, peuvent tout en leur Seigneur, qui daigne accomplir sa vertu dans leur foiblesse. Ne vous enorgueillissez point, Chrestien, Vous devez tout à la grace de Iesus-Christ, & n'avez rien de vous-mesme. Mais ne craignez point pourtant, Quelque foible que vous soyez, vous pouvez tout en ce divin Seigneur, qui vous fortifie. Ne presumez rien de vous-mesme; mais attendez tout de luy. Il n'y a rien, ny si petit, que vous deuez esperer de nostre propre force, ny si grand, que vous ne deuez vous promettre de la sienne. Mais voyez, je vous prie, Mes Freres, combien est exquise la prudence de l'Apostre, & combien droitement il balace ses discours pour ne rien gaster, ny de costé ny d'autre. Il a jusques icy magnifiquement

quement garanty sa constance; de peur Chap. IV.
 que la joye qu'il auoit receuë du present de ces fideles, ne leur fist croire, qu'avant cela il plioit sous le faix de la necessité. Maintenant, afin que ce fort & vigoureux langage qu'il vient de tenir, ne tournast à leur offense, comme s'il auoit mesprisé leur liberalité en defendant sa vertu, il adiouste pour leur arracher entierement cette pensée de l'esprit : *Neantmoins vauz avec bien fait de communiquer à mon affliction.* Nestimez pas (dit-il) que vostre charité soit perduë, ou mal employée, sous ombre que vous l'avez faite à vne personne capable des s'en passer, & qui sçait gayement souffrir la necessité, & vivre dans la pauvreté sans indigence. Ce que j'ay dit de la moderation de mon esprit est seulement pour vous monstrier de quelle façon nous devons nous sousmettre à la vocation de Dieu, en quelque condition, qu'il nous appelle, & non pour rien rabbatre du prix de vostre charité. Je l'estime extrêmement, & la regarde avec ioye, comme vne bonne & sainte action. Vous voyez, Mes

Chap. IV. Freres, que cette declaration de l'Apostre estoit necessaire, pour montrer aux Philippiens, qu'il ne mesprisoit pas leur present; ce qui eust esté superbe & inhumain. Mais il estoit encore à propos qu'il la fist, pour ne donner point de pretexte, ny à ces fideles, ny aux autres, de negliger ceux qui sont dans l'affliction, sous ombre qu'ils ont assez de force pour supporter patiemment leur misere. Ce n'est pas à nous à examiner curieusement iusques où la pauvereté les incommode. Si Dieu les fortifie jusques-là, que de pouvoir viure dans la necessité sans la ressentir, ny s'en plaindre, nous avons sujet de l'en benir, & d'admirer leur vertu, mais non de leur soustraire nos assistances. Il les faut espandre partout, où nous voyons quelque apparence de besoin, & sur tout là où la pauvereté est conionte avec la pieté. Elles ne scauroyent iamais mieux estre employées, qu'au service de ceux, qui scavent, comme Saint Paul, *abonder & avoir disette*; parce qu'il n'y a point de gens qui les mesnagent mieux, ny plus religieusement. L'Apostre donne vn

nom

nom honorable à la subvention des Chap. IV,
 Philippiens, disant: *qu'ils ont communi-*
qué à son affliction; comme si l'envoyant
 en sa prison, ils y estoient entrez eux-
 mesmes, pour y porter vne partie de sa
 peine. Nous communiquons aux affli-
 ctions des fideles en trois façons; Pre-
 mierement, quand nous souffrons pour
 la pieté les mesmes afflictions, qu'eux:
 Secondement, quand nous compatif-
 sons à leurs souffrances, de cœur &
 d'affection. Et en fin, quand nous les
 consolons & soulageons leur peine,
 soit avec nos paroles simplement, soit
 avec les effets de nostre liberalité; &
 c'est en cette troizième sorte, que l'A-
 postre l'entend en ce lieu. Ce qu'il
 dit qu'ils ont bien fait de luy rendre
 ce devoir, est d'vne verité toute evi-
 dente dans l'Evangile: Car bien que
 l'Apostre eust pû s'en passer, tant-y a
 qu'en le luy rendant ils avoyent fait
 ce que requeroit d'eux, & la charité
 envers les affligez, & le respect envers
 leur bon maistre, qui les avoit si fide-
 lement instruits en la voye de sa-
 lut.

C'est-là, Chers Freres, ce que nous

Chap. IV. avions à vous dire pour l'exposition de ce texte. Imitons les beaux exemples des Philippiens, & de Saint Paul, qui nous y sont proposez. Que les troupeaux apprennent du premier, à subvenir alaigrement aux necessités de leurs Pasteurs: Que les Pasteurs apprennent du second à recevoir ces sacrez devoirs de leurs troupeaux avec toute ingratitude. Sur tout formons nous, & nous instruisons les vns, & les autres en cette heureuse, & admirable science, que nous enseigne icy l'Apostre, *de nous contenter des choses, selon que nous nous treuvons.* L'ignorance de ce seores est la cause de la plus grande part de nos malheurs. Elle est la mere de l'injustice, & de l'envie, & de tous les maux qu'elles produisent. C'est-elle; qui seme les guerres, les procès & les querelles dans le monde; qui remplit les bois & les campagnes de voleurs, les mers de corsaires, & les villes de chicaneurs, ne laissant aucune partie de l'univers en seureré. Elle trouble la paix des estats, & le repos des familles, Elle esteint les amitiés & les affections les plus naturelles.

relles. Elle rend les freres ennemis, & Chap. IV.
 fouleve les enfans contre leurs peres,
 & anime les peres contre leurs enfans.
 Elle forge les armes ; elle aiguise les
 espèces, elle invente les fourberies, &
 les artifices, & va iusques dans les en-
 fers, pour en tirer tout ce que Satan y
 couve de plus malicieux. Qui changea
 iadis la paix d'Israël en vne hideuse
 guerre, où l'on vid vn enfant armé
 contre son propre pere? Absalom con-
 tre David ? Ce ne fût autre chose,
 que l'aveuglement de ce parricide, qui
 ne se contentoit pas de sa condition.
 Qui alluma entre les Romains cette
 funeste guerre civile, qui bouleversa
 tout ce grand Empire? La cupidité de
 deux hommes, mescoutens d'avoit,
 l'un vn compaignon, & l'autre vn su-
 perieur. Et si vous considerez les au-
 tres troubles & passés & presens, soit
 du monde, soit de l'Eglise, soit des
 estats, soit des familles, vous verrés
 qu'ils viennent tous de cette commu-
 ne source, que les hommes ne se sont
 pas contentés de leur condition. L'un-
 uers joiüyroit d'une heureuse & pro-
 fonde paix, si chacun sçavoit avec

Chap. IV. Sain& Paul, *se contenter des choses, ain& qu'il se treuve.* Mais si le monde demeure dans son ignorance, nous au moins, Chers Freres, à qui Dieu mô&tre sa lumiere, & à qui il presente aujourd'huy l'exemple & la parole de son Apostre, sortons d'vne si vilaine, & si pernicieuse erreur. Bornons nos desirs; reglons nos convoitises; respectons l'ordre de la providence divine, nous contentans du lieu, où elle nous a mis, & du partage qu'elle nous a donné; recevans de sa main avec vne profonde humilité la condition où elle nous fait vivre. Et icy ne m'alleguez point, ie vous prie, que cette moderation n'est bonne, que pour l'Apostre. *Que pour vous, qui n'avez pas vne si haute qualité, il n'est pas necessaire, que vous soyez si reglés.* Il n'y a qu'vne seule loy en la maison de Dieu. Sans vous y assuiettir vous ne pouvez entrer en cette glorieuse famille. Et c& que l'Apôtre s'attribu& en cet endroit, il commande ailleurs à tous les fideles, *Que vos m&eurs (dit-il) soient sans avarice. Soyez contens de ce que vous avez presentement.* Puis c'est vne sorte

&c

& ridicule finesse de vouloir se dispenser d'estre heureux. Or vous ne le pouvez estre sans cette moderation. Il y va non seulement de la volonté de Dieu, mais aussi de vostre repos. Soit donc pour obeyr à vostre Souverain Seigneur, soit pour vous procurer à vous mesme vn grand & assésuré bonheur, estudiez diligemment cette leçon. Ne la quittez point, que vous ne l'ayez apprise, que vous ne sçachiez vous contenter de la condition, où vous vous treuverez: que vous ne soyez capable de supporter l'abondance, & la disette, les richesses, & la necessité. Si vous vous treuvez dans la pauvreté; pensez; qu'encore n'est elle pas si estroite, que celle où estoit Saint Paul, prisonnier à Rome dans les fers de Neron. Qui vous empesche d'y avoir vn soulage semblable au sien? D'y trouver la satisfaction, que cette sainte ame tesmoigne dans sa captivité? Il y brave la necessité; & malgré tous ses efforts, se vante de n'avoir point d'indigence. Pourquoi? Parce qu'il se contente de ce qu'il luy faut, & regle ses desirs à son besoin.

F i

Chap. IV. Faites, comme luy, & la pauvreté n'at-
 ra non plus de prise sur vous, que sur
 luy. Vostre corps n'est pas plus grand
 que le sien. Il ne faut pas plus d'estoffe
 pour vous couvrir, ny plus de viande
 pour vous nourrir. Ce peu, qui luy
 suffisoit, vous peut semblablement
 suffire. S'il y a de la difference, il faut
 qu'elle vienne, non de vostre nature,
 mais de vostre delicatelle, & de l'ex-
 cès de vos conuoitises, & non de vo-
 stre besoin. La pauvreté, si nous vou-
 lons dire vray, n'incommode que les
 ambitieux, les delicats, & les gour-
 mands. Elle ne fait point de mal à un
 homme sobro & temperant; qui sçait
 qu'il n'a besoin ny de beaucoup de
 biens, ny pour long-temps. Mais que
 dis-je, qu'elle ne luy fait point de mal?
 Certainement elle luy sert en beau-
 coup de sortes. Elle estauffe en son
 cœur une infinité de vices, qui ne nais-
 sent & ne viuent que dans l'abon-
 dance. Elle l'exempte des soucis, des
 peines, des craintes, des fatigues, &
 des vanitez, qui accompagnent les
 richesses. Elle luy apprend la sobrieté,
 la modestie, l'humilité. Elle luy rend

le monde indifférent, & le forme au
 mespris de cette vie. Elle le détache Chap. IV.
 de la terre, & l'affranchit des liens,
 qui y retiennent les autres. Il quitte
 aisément & sans regret, vn monde, où
 il ne possède rien. Elle l'éleue au Ciel,
 luy faisant ardemment desirer le lieu,
 où est tout son bien. Supportez dou-
 cement vne chose si vtile. Que les
 fruiçts qu'elle presente à vostre esprit,
 vous fassent patiemment souffrir les
 incommiditez, qu'elle cause à vostre
 chair. Prenez la pour vne occasion de
 philosopher, & non de murmurer.
 Faites estat, que Dieu, le sage directeur
 de nostre vie, vous l'enuoye à ce des-
 sein, pour vous arracher du monde,
 pour vous gagner tout entier à Iesus-
 Christ. Mais quand bien vous n'en ri-
 reriez aucune autre vtilité, tousiours
 y aurez - vous la gloire, d'obeyr à ce
 Souuerain Seigneur. Puis que c'est sa
 volonté, il y faut humblement acquies-
 cer; & tenir pour certain, que la cho-
 se est raisonnable, puis qu'il la veut.
 Reposez - vous sur les soins de sa pro-
 uidence: Car luy - mesme a dit: *Je ne* Hebr. 13
te delaisseray point, ny ne s'abandonne - 5.

Chap. IV. *veray point.* Il ſçait entretenir ſes Eliez dans la ſolitude des torrens, & des peuples entiers dans les deſerts, & faire ſiler l'huyle, & la farine des pauvres veufues, à la meſure de leur neceſſité. Regardez côme il ſouſtint Sainct Paul dans les priſons de Rome; comment outre ſes neceſſitez, qu'il luy fournisſoit ſur les lieux, il luy fit venir de Philippes en Macedoine, c'eſt à dire de deux, ou trois cens lieuës de là, vne ſubvention notable, ſuffiſante (comme il le dira cy-apres) à le raffaſier en abondance, & non à le nourrir ſimplement. Le Seigneur n'a point changé de cœur, ny de main. Il a toujours le meſme pouuoir, & la meſme bonté pour les ſiens. Aſſez vous qu'il vous traittera, comme il fit Sainct Paul, ſi vous le ſeruez chacun en voſtre vocation, côme cet Apôſtre fit en la ſienne. Que ſi vous eſtes hors de la neceſſité dans vne condition mediocre, proportionnée à voſtre naiſſance, & à voſtre eſtat; penſez que vous eſtes d'autant plus obligé à vous en contenter. N'eleuez point vos deſirs plus haut. Demeurez dans vos bornes.

ness.

mes ; & vous souuenez de l'excellent Chap. IV.
 aduertissement , que l'Apostre nous
 donne ailleurs : *que ceux , qui veulent* . Tim. 6
deuenir riches , tombent en tentation , & 9.
au piege , & en plusieurs conuoitises fol-
les & nuisibles , qui plongent les hommes
en destruction & perdition. Au Nom de
 Dieu , ne vous engagez point dans ce
 penible , & infiny embarras. Que vous
 faut il , puis que vous auez ce qui suffit
 à vostre nature ? Comme son besoin
 est la fin de vos biens ; aussi doit-il estre
 la regle de vos desirs. Si vous ne les
 bornés-là , ils n'auront point de fin ;
 Vous serez dans vne agitation conti-
 nue. Plus vous aurez de bien , & plus
 vous en voudrez auoir. Cette soif
 s'allumera en beuant , comme celle
 de l'hydropique : & si vne fois vous
 vous laissez aller à vne si folle passion ,
 jamais rien n'arrestera vos peines , que
 la mort , ou le malheur. Vostre travail
 reüssira tout au rebours de vostre des-
 sein : Ce que vous auez ne vous don-
 nera iamais tant de contentement ,
 que ce que vous n'auetz pas vous cau-
 sera de déplaisir. Considerez moy la
 vie des auaricieux. Leur peine & leur

Chap. IV. inquietude n'a point de bout. Comme ceux, qui montent vn escalier, n'ont pas si tost mis le pied sur vn degré, qu'il le levent pour en gagner vn autre plus haut : ainsi ces gens ne cessent jamais de monter avec bien de la peine & du tourment : la fin d'un travail leur est le commencement de l'autre. Et souvent apres tant de peines, ils perdent tout à vn coup, & en vn moment ce qu'ils ont acquis en plusieurs années. Mais ce n'est pas assez de sçavoir souffrir la pauvreté, & se contenter de la mediocrité. Il faut aussi apprendre à mesnager l'abondance, quand Dieu nous la donne ; à la posséder avec sobriété & temperance ; l'employer aux vsages de l'Eglise, & au soulagement des pauvres, la distribuer comme fideles dispensateurs ; en faire vn instrument, non de luxe, mais de charité ; la tenir de la seule grace du Seigneur, & estre tousiours prest à la remettre entre ses mains, toutes les fois qu'il luy plaira de la retirer des nôtres, en disant avec Job. Le Seigneur l'a donné, Le Seigneur l'a osté, son Nom soit benit. Voylà, Fideles, comment il nous faut

faut estre disposez pour auoir la feison- Chap. IV.
 ce du Saint Apostre, & estre instruits
 avec luy, tant à abonder, qu'à auoir dis-
 sette, Iesus-Christ, l'unique authour de
 tout bien, sans lequel nous ne sommes
 rien, vueille nous fortifier par la vertu
 de sa grace, afin qu'en luy nous puis-
 sions, & ces choses, & toutes les autres
 necessaires à sa gloire, & à nostre salut.

AMEN.

I i iij

